

rupture symbolique entre Bousbir et le monde (réel) environnant, de sorte que les visiteurs comprennent qu'ils entrent dans une autre sorte de réalité. Cette impression était renforcée par les noms de rue, qui faisaient référence aux travailleuses du sexe qui y vivaient et à leur origine supposée (par exemple Chaouia, Marrakchia, Fassia, Meknassia). Ainsi, les visiteurs se promenant dans Bousbir ne visitaient pas seulement un quartier de Casablanca, mais tout le Maroc et ses attractions érotiques.

La clôture du quartier le plaçait à part dans l'espace urbain, et l'absence de signes de la modernité, à part dans le temps. L'architecture jouant à la fois sur l'exotisme et la nostalgie laissait croire aux visiteurs qu'ils avaient effectué un voyage spatio-temporel dans un Maroc précolonial idéalisé. Cette ambiance était probablement favorable à la mobilisation voire la réalisation des phantasmes orientalistes, jusque dans leur composante érotique. Il est possible aussi qu'elle ait permis de faire jouer une stratégie de l'innocence (Pratt 1992), consistant à dédouaner les visiteurs de toute culpabilité individuelle ou collective en inscrivant, bien sûr fictivement, l'offre prostitutionnelle dans une tradition indigène antérieure à la présence coloniale et sans lien avec elle. Ainsi Léandre Vaillat (1931 : 18), qui veut présenter le quartier réservé sans « effaroucher ses lectrices », explique qu'« en ces pays méditerranéens [...], la joie de vivre, comme la défaillance humaine, est tenue pour si naturelle qu'elle n'effleure même pas les scrupules de la morale », inscrivant la prostitution dans un temps immémorial (il évoque Pompéi et la mythologie grecque) et le tempérament des autochtones.

Bousbir en images

On dispose de nombreuses images de Bousbir parce que le quartier et sa population ont été beaucoup photographiés, et parce que ces images ont été diffusées en grand nombre et sur des supports variés. Preuve de la fascination que le quartier exerçait, elles furent aussi le moyen de la susciter.

Toutes les images produites à Bousbir relèvent d'une mise en scène, du choix d'un angle de vue et d'un cadrage. Par exemple, je n'ai pas connaissance de photographie qui montre des graffitis ou des affiches sur les murs de Bousbir, mais cela ne signifie pas nécessairement que les murs étaient immaculés : c'est peut-être que les photographes n'en voulaient pas dans leurs images. Parfois, les modèles ont été rétribués pour poser, éventuellement en studio, selon les indications du photographe, avec un décor, un costume et des accessoires choisis par lui. Même quand la photographie n'a pas donné lieu à une mise en scène, la simple présence de l'appareil et du photographe produit des effets sur le

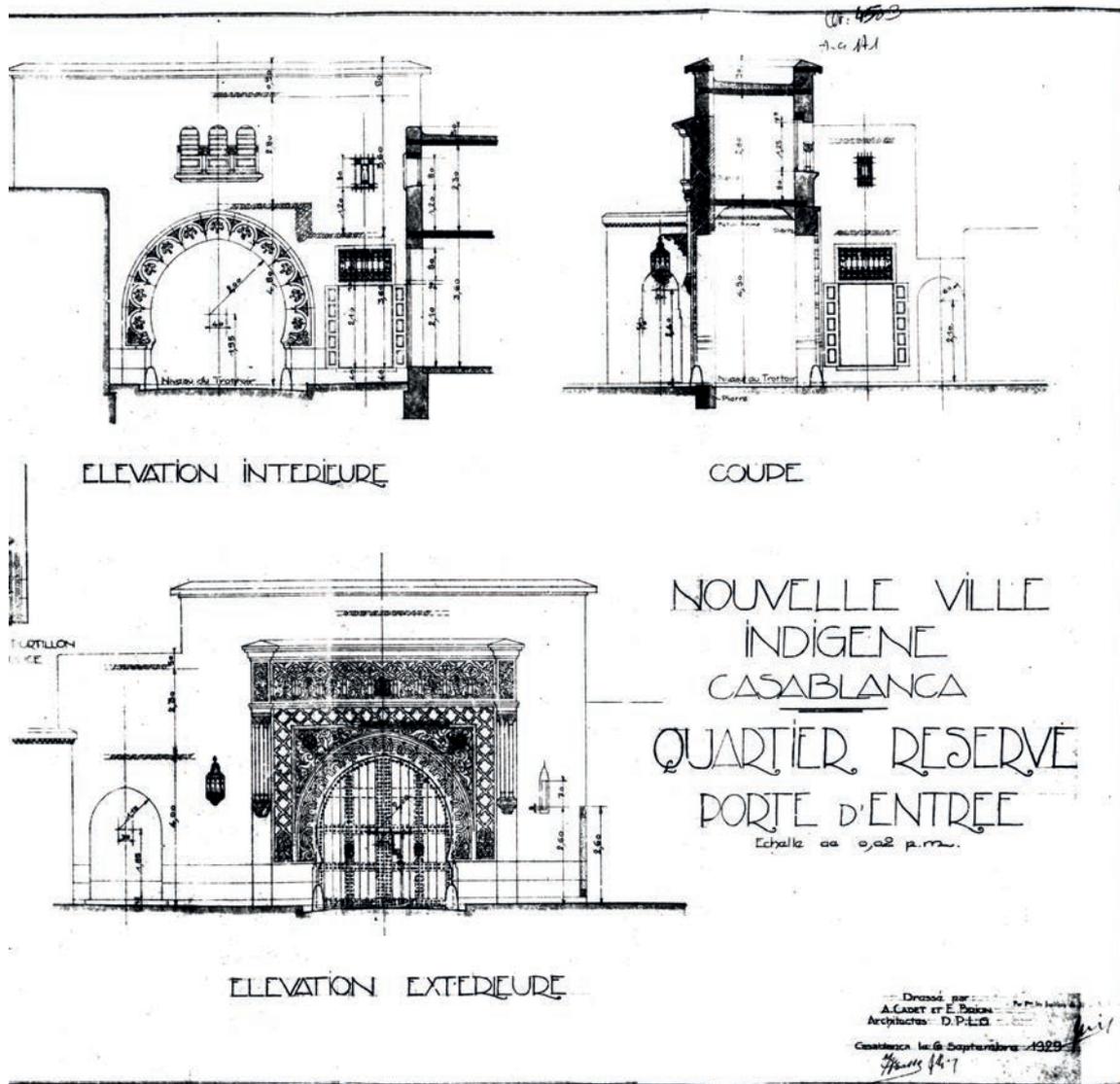


Fig. 39 « Quartier réservé, porte d'entrée », plan d'architecte signé par A. Cadet et E. Brion et daté de 1929, archives de la Wilaya du Grand Casablanca. Le titre complet du plan explicite l'inscription de cette porte au caractère néo-mauresque marqué dans le projet plus large de la "nouvelle ville indigène" de Casablanca.

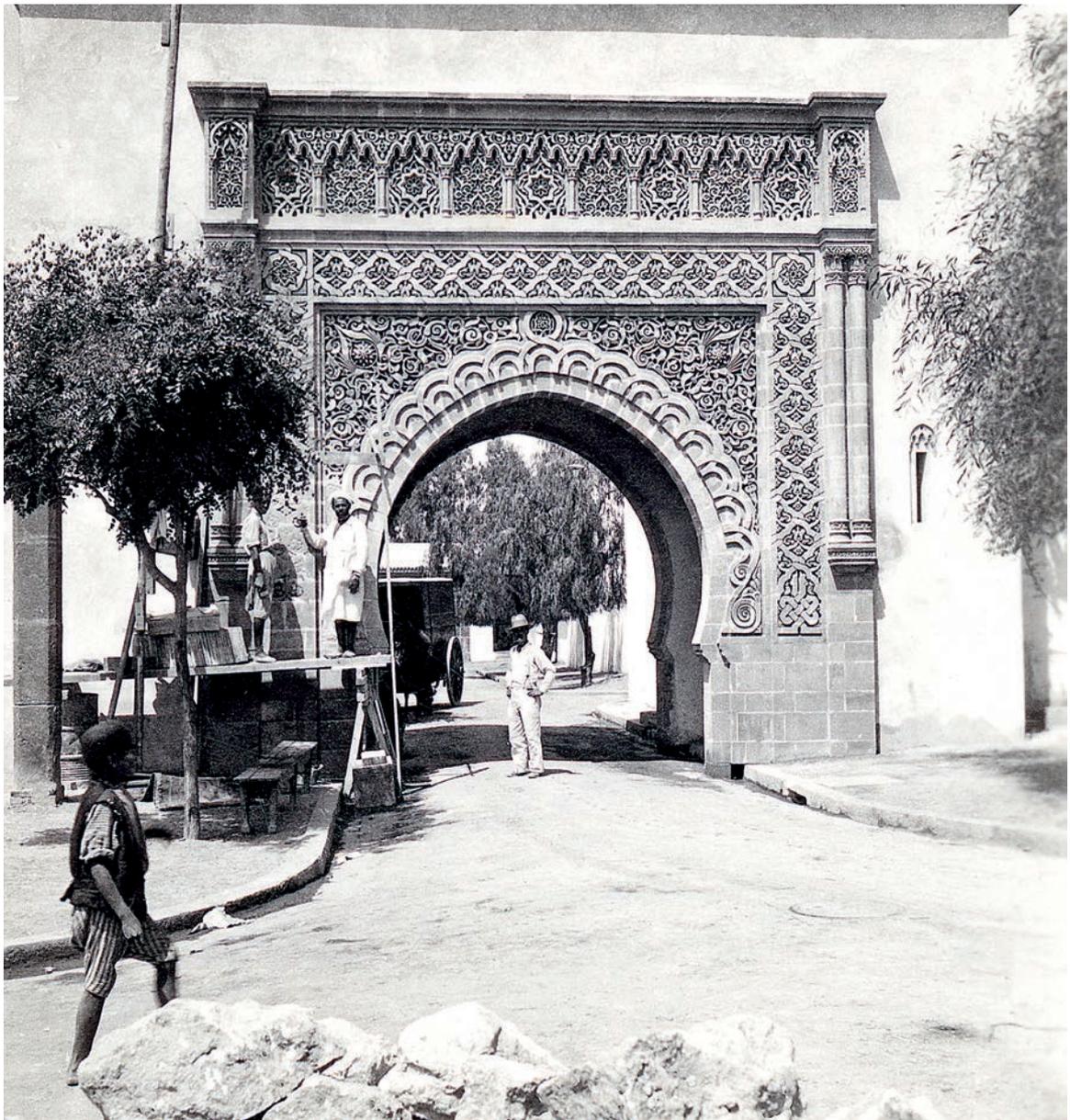


Fig. 40 La monumentale porte de Bousbir, fin des travaux, photographie de l'album de la famille Brion (coll. G. Meffre). La date de 1932 est sculptée sur la porte, qui fut donc construite 9 ans après l'ouverture du quartier.

comportement des personnes (susceptibles d'être) prises en photo, en particulier à Bousbir où le voyeurisme était un enjeu et où les travailleuses du sexe se faisaient rémunérer pour poser. Par ailleurs, on voit dans de nombreuses images le modèle interagir avec le photographe, par la parole ou par le geste (voir par exemple la photographie de D. Bellon p. 145).

Les clichés peuvent de plus faire l'objet de recadrage et de retouches. Par exemple, pour des raisons techniques, aucune photographie n'était prise de nuit. Les cartes postales qui figurent l'ambiance nocturne du quartier ont toutes été prises de jour puis retravaillées. Ces images ne documentent pas le quartier, dont on ne voit par exemple pas à quel point il était plus animé la nuit que le jour. Elles attestent en revanche d'une tentative du photographe pour jouer sur le registre des (mille et une) nuits orientales (fig. 41 et 42).

Aussi les images de Bousbir renseignent-elles au moins autant sur leur auteur et son regard que sur la scène photographiée. Et la scène photographiée doit être appréhendée en tant que telle : non comme une configuration ou un événement qui aurait eu lieu, saisie par une photographie volée (celles-ci sont très rares dans le corpus), mais comme une situation dans laquelle interviennent et interagissent plusieurs acteurs, dont notamment le photographe et son appareil. Les photographies sont peut-être des preuves, peut-être disent-elles une vérité, mais « à propos de quoi ? » (Becker 2007 : 12). Il est bien rare qu'on puisse simplement répondre : Bousbir.

La réponse dépend pour partie de l'image de Bousbir qu'on interroge. On peut en distinguer quatre types, en fonction de l'économie et de la culture visuelles auxquelles elles appartiennent. Fondamentalement, elles diffèrent en termes de statut, de production, de circulation et de consommation.

La première catégorie d'images est produite à des fins commerciales par des photographes professionnels et pour un grand public ; elles connaissent une large diffusion. On peut les qualifier de touristiques. De l'ordre de deux cents photographies différentes ont été publiées sous forme de cartes postales, par une petite dizaine d'éditeurs métropolitains ou marocains, dont Marcellin Flandrin fut le plus important. La plupart montrent l'architecture et les travailleuses du sexe sans mise en scène érotique. Quelques-unes prétendent documenter leur vie quotidienne dans le genre de la « scène ethnographique » (fig. 43 et 44). Ces images fournissent des informations sur le développement du tourisme à Bousbir, sur ce qui y était repéré comme particulièrement pittoresque et, dans une certaine mesure, sur le quartier lui-même.

Ces cartes étaient éditées en livret et à l'unité, et pouvaient être collectionnées à titre de souvenirs, ce qui explique qu'on en trouve aujourd'hui beaucoup qui n'ont pas circulé. Mais elles étaient aussi envoyées en grand nombre, par

Fig. 41 et 42 Cartes postales, édition Flandrin, années 1930 (coll. auteur). Elles figurent le cinéma sur la grande place de Bousbir. La photographie d'origine est celle du bas. Celle du haut a été recadrée, le ciel a été assombri, les nuages effacés, et la lune et les étoiles rajoutées pour obtenir l'effet recherché.



Fig. 43 et 44 «Loisir au quartier réservé», carte postale, édition La Cigogne Casablanca; «Un thé original», carte postale, édition Flandrin, années 1930. Ces cartes relèvent du registre de la scène ethnographique (coll. auteur).



un homme à sa fiancée, par une femme à sa voisine, etc., sans qu'il soit le plus souvent fait allusion à ce que l'image figure, comme si elle était anodine, ne nécessitant ni explication ni justification. Comme si le quartier n'était qu'une innocente attraction touristique. C'est bien ainsi qu'il est présenté dans le livret de cartes postales de M. Flandrin, dans un registre bucolique qui semble emprunté à la poésie pastorale : Bousbir est «un petit village bruyant et rieur», «un éden digne des *Mille et une nuits*», «incroyable et vraiment curieux», à la «tournure artistique et gracieuse», en passe de devenir «le coin le plus délicieux de Casa»; «partout ce sont fontaines enjolivées de mosaïques multicolores et le murmure de l'eau qui coule abondamment ajoute un charme de plus mêlant son bruit argentin aux clairs éclats de rire des jeunes folles.»

Certaines cartes postales montrent toutefois des images plus explicites, dans la pose des modèles ou la légende. Une minorité donne lieu à des effets érotiques, le plus souvent en dénudant (une partie de) la poitrine du ou des modèles. Ces images circulent de la même façon, mais il arrive que l'auteur, dans ce cas un homme écrivant à un autre homme, s'autorise au dos de la carte un commentaire sur un registre qui se veut parfois comique : appréciation égrillardes sur le physique des femmes (parfois à propos des modèles de l'image), précision sur les tarifs ou les spécialités pratiqués, et, plus fréquemment, avertissements sur les risques de contamination et les précautions à prendre, etc. Dans de très rares cas, le texte au *recto* manifeste une prise de distance morale, indiquant par exemple que certaines prostituées ont 12 ans et que «c'est dégueulasse» ou prenant le soin de préciser que son auteur n'a visité le quartier qu'en touriste et par curiosité.

Certaines cartes postales vont plus loin dans l'érotisation, dénudant davantage les modèles ou leur faisant adopter des poses plus lascives, usant souvent de stratégies de l'innocence (Pratt 1992) en présentant l'image comme un nu artistique, une figure de danse, une scène de bain ou un document ethnographique (fig. 45 à 50). Il est peu fréquent que la légende elle-même soit obscène (comme sur une carte de Flandrin : «Un beau nichon!»), sans doute parce que cela déjoue toute stratégie de l'innocence. Ces cartes sont plus rares et n'ont généralement pas circulé. Certaines, qui figurent des modèles dont la réticence est visible, de très jeunes filles ou des enfants prépubères, sont particulièrement choquantes. Je n'ai pas connaissance d'images pornographiques éditées à des fins commerciales, mais il est probable qu'elles aient existé, et qu'on en ait vendu à Bousbir comme dans toutes les maisons closes.

Dans la même catégorie des images touristiques, on peut ranger les images publiées dans des livres (comme *Quartier réservé* de Pierre Mac Orlan, qui pose en compagnie à Bousbir) ou des magazines. La presse à scandale ou spécialisée

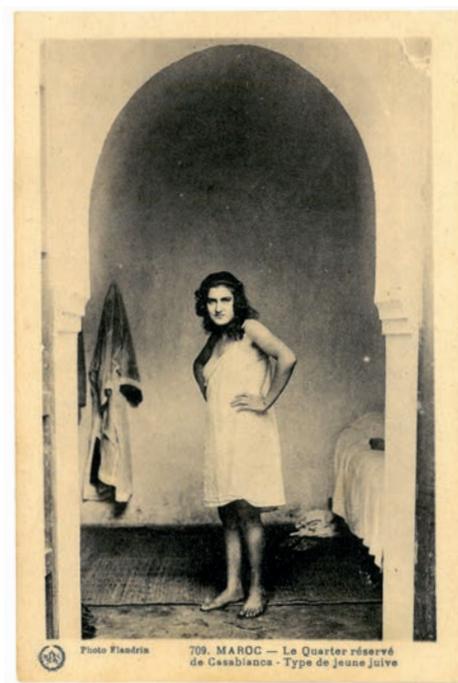


Fig. 45 «Scènes et types. Une mauresque au quartier réservé», édition La Cigogne Casablanca, années 1930 (coll. auteur). Si la légende joue du prétexte ethnographique, le genre du nu à la fontaine donne une excuse académique à la scène. Le travail de la pierre et surtout des zelliges, l'avant-toit de tuiles vernissées, confèrent aux fontaines de Bousbir une dimension exotique et monumentale.



Fig. 46 «Une maison et sa pensionnaire au quartier réservé», carte postale, édition La Cigogne Casablanca, années 1930 (coll. auteur). La légende semble évoquer le métier du modèle pour en justifier la dénudation, alors que la composition recherchée de l'image lui donne une touche artistique qui la présente comme un nu académique.

Fig. 47 à 50 Série de cartes postales, édition Flandrin, années 1930 (coll. auteur). Elles relèvent du genre du « type ethnographique », qui tire prétexte d'une pseudo-visée scientifique pour exhiber des corps, souvent dénudés. Les mêmes modèles pouvaient indifféremment servir à illustrer différents types. La dernière image (« type de jeune Marocaine ») est légendée sur d'autres tirages « Une femme du Souss » ou « Un beau nichon ».



dans les faits divers (*Détective, Police Magazine, Voilà*) publiée en métropole de nombreux reportages largement illustrés sur le quartier, en particulier au milieu des années 1930. Les images, produites par des photographes qui accompagnaient les reporters ou achetées à des agences (comme celle de Flandrin) sont très comparables à celles des cartes postales, et incluent souvent des nus. Mais le grand format, le texte qui les accompagne, le statut du magazine et le type de lectorat en accentuent la dimension voyeuriste, d'autant que les titres et les reportages développent une rhétorique du dévoilement, du secret, du vice, etc. Ces images et ces articles, qui ont rarement une perspective critique, sont très importants car ce sont eux qui assurèrent la renommée du quartier au-delà de Casablanca et du Maroc. Ils autorisent et mettent en scène une visite du quartier, par laquelle le lecteur (car on s'adresse clairement à un homme) est invité en touriste virtuel à y accompagner le reporter, peut-être pour un jour s'y rendre vraiment (fig. 51).

La deuxième catégorie d'images est produite par ou pour des scientifiques dans le cadre de leur exercice, et destinée à un public restreint de pairs ou de lecteurs spécialisés. Le médecin en charge du dispensaire, Eugène Lépinay illustre ainsi de sept photographies un article déjà cité (1936), «Les courtisanes marocaines, leur vie dans un quartier réservé», publié dans *Paris Médical, la semaine du clinicien*. Deux images montrent la porte et une fontaine de Bousbir dans un genre très semblable aux cartes postales. Trois figurent le dispensaire : une femme sur laquelle une infirmière pratique un examen gynécologique, la salle (vide) des injections génitales, un dortoir. Deux autres photographies montrent une travailleuse du sexe seins nus dans l'espace public (devant une fontaine, sous une arcade) ; elles ont aussi été éditées sous forme de cartes postales. Une autre publication médicale (*Hygiène... 1937*) documente «la lutte contre la prostitution» et les maladies vénériennes, dans un texte illustré d'une quinzaine de photographies dont la moitié concernent le dispensaire de Bousbir, montrant les lieux, le personnel et les pratiques. Plusieurs photographies montrent les «filles soumises», cuisses écartées et pieds dans les étriers au moment de l'examen gynécologique (fig. 52).

Dans ces deux publications, les photographies montrent peu de respect pour les patientes et leur pudeur, sans parler du secret médical. Ont-elles consenti à être photographiées pendant leur examen génital ? Ont-elles été averties que les images allaient en être publiées ? C'est peu probable. Le soupçon de voyeurisme pèse d'autant plus sur ces images médicales qu'elles sont mises sur le même plan que les nus touristiques.

Le rapport des médecins Mathieu et Maury (1951) inclut 26 photographies, aucune ne figurant de femme dénudée. Il s'agit d'images d'architecture,

de scènes de rue, d'intérieurs, de portraits – parfois de groupes – qui mettent l'accent sur les vêtements ou les tatouages, dans une perspective clairement ethnographique faisant montre d'une certaine bienveillance ou d'un certain respect pour les travailleuses du sexe, lesquelles semblent davantage photographiées en tant que femmes qu'en tant que prostituées (fig. 53 à 55). Ce rapport n'était pas destiné à être diffusé ; ses photographies ont été enfouies dans les archives françaises et sont devenues accessibles à un public plus large lorsqu'il a été publié en 2003. L'éditeur a choisi de « voiler » (en fait, flouter) le visage des travailleuses du sexe pour s'assurer qu'elles ne puissent pas être identifiées. Il n'est en effet pas totalement impossible qu'un lecteur contemporain y reconnaisse aujourd'hui sa grand-mère. Toutefois, on peut interpréter la dépersonnalisation qui en résulte comme une forme de violence symbolique : les femmes de Bousbir, après avoir été privées de leur voix, se retrouvent ainsi sans visage, sans expression, sans regard.

C'est dans une approche géographique et ethnographique que l'opérateur Camille Sauvageot (1889-1961) filme Bousbir en 1926 pour les *Archives de la planète* d'Albert Kahn, banquier philanthrope qui, sous la houlette du géographe français Jean Brunhes, avait envoyé des *cameramen* de par le monde pour prendre des photos et filmer des paysages et des coutumes en voie de disparition (Marione 2019). L'opérateur filme ainsi les paysages de Bousbir, des scènes de rues et de vie quotidienne. Durant les quelque cent secondes que dure le film, de très jeunes filles exhibent leur poitrine à la caméra à deux reprises. Les images de ce « quartier spécial » furent montées à la suite de celles du port, de la place de France, de la poste, du palais de justice, et des rues avoisinantes de la ville moderne pour produire un petit portrait de Casablanca, tout de même consacré presque pour moitié au quartier réservé, ce qui permet presque de quantifier son attractivité pour les visiteurs.

Leo Wehrli (1870-1954), géographe à l'École polytechnique de Zurich, ramène d'un séjour à Casablanca en 1934 douze images de Bousbir, qu'il fait tirer sur plaque de verre, et, pour l'une d'entre elle, coloriser. Quatre images montrent la nudité complète et frontale d'une femme du quartier réservé, quatre autres figurent une femme poitrine dénudée. Ces images étaient destinées à un usage pédagogique, par exemple pour être projetées lors de conférences. L'ont-elles été ? Difficile de le savoir. Mais on est loin de la neutralité froide du regard médical et de l'observation ethnographique, puisque devant la caméra se joue une performance du même type que celles que les travailleuses de Bousbir offrent contre rétribution à leurs clients.

Une troisième catégorie d'images s'inscrit dans le genre artistique. Elles sont produites par des artistes qui s'assument comme tels et cherchent à



La garde veille à la frontière de ce parc d'attraction du plaisir qui est, aussi, une sorte de camp des "prisonnières" de l'amour vénal.



Malgré des abitudini qui semblent plutôt sommaires, la jeunesse de cette moukèra n'en gardera pas moins un attrait provocant.



Dans l'ombre propice d'un frais péto, ces dames disputent d'interminables parties de cartes, en attendant les visiteurs du soir.



Comme il s'agit d'aguirer le client, Bousbir a, lui aussi, des instituts de beauté pour réparer des veilles le réparable outrage.

5

Interdi LES prodigieu

CASABLANCA (de notre correspondant particulier).

Bousbir vient d'être interdit aux troupes non marocaines. Mais, cette fois, M^{me} Marthe Richard n'y est pour rien.

C'est à la suite de la sanglante bagarre qui mit aux prises, il y a quelques mois, aux abords du célèbre quartier réservé, des tirailleurs sénégalais et des indigènes du cru que l'autorité militaire a pris cette mesure de précaution.

La consternation règne à Bousbir. C'est une importante partie de leur clientèle qui perd ainsi les prostituées de cette ville close, qui n'a sa pareille dans aucune escale des routes de l'univers.

Quel Français ayant fait son service militaire au Maroc, quel soldat, quel marin ayant posé le pied à Casablanca n'y est pour rien ? C'est la curiosité de pénétrer, un soir, dans cette cité de l'amour vénal ?

C'est le samedi que l'on pouvait le mieux juger le pouvoir d'attraction de cette foire permanente de la débauche. Dès 8 heures du soir, le pèlerinage, l'assaut commençaient. Les uns, les plus pressés, se faisaient conduire en taxi. Les autres s'y rendaient sous le parasol d'une voiture à deux chevaux.

Mais rien ne valait, si l'on était patient et peu sensible à la compression, le bon vieux autobus qui, partant de la tour de l'Horloge, vous transportait, au delà des souks aux grains, sur les hauteurs de la Nouvelle Médina, aux portes du moderne Bousbir.

Bousbir ! Le chef-d'œuvre du quartier réservé ! Ce nom a, en quelques années, fait le tour du monde. Il éclipsait sans peine l'ancien quartier Prosper où, dans l'ombre des ruelles, coulait, chaque nuit, le sang des rixes et où l'on n'osait guère s'aventurer sans arme en poche. Prosper ! « Prosper », « Pospir », prononçaient les indigènes.

De là, par déformation, ce nom de Bousbir.

Casablanca subissait alors les premiers effets de sa fièvre de croissance. Le port s'abaissait à peine derrière sa jette géante. Les buildings, les banques, les palais en construction ne dressaient encore vers le ciel que leurs échafaudages. Mais, déjà, Bousbir baignait dans les premiers rayons de sa renommée. Déjà, des opuscules illustrés célébraient les attraits de cette « Cité du Plaisir », de cet « Eden digne des Mille et une Nuits ».

Déjà, aussi, les éternels défriseurs de la morale outragés lançaient l'anathème contre les bâtisseurs de la cité nouvelle.

— Comment ! vous voulez faire du Maroc un pays neutre ? De Casablanca une ville moderne ? Et vous commencez par installer dans ses murs, dans son lit, pourrait-on dire, l'un des plus vieux fléaux du monde : la prostitution ! Vous êtes venus pour protéger ce pays en proie à l'anarchie ancestrale, cette terre d'émeutes où le sorcier et l'impôteur ne cherchent qu'à se griser en fils du Progrès ; or, au même titre que l'électricité, le fuel-mitrailleur et le compte en banque, vous édifiez le temple de Vénus à eau courante, le tout-à-l'égout pour bitéaires de tous poils ; vous ouvrez, sous la protection des services municipaux, l'un des plus vastes bouges du monde !

Ce noble discours n'a pas empêché Bousbir de grandir et de prospérer.

Un quartier ! Mieux : une ville.

Une ville, avec ses remparts, ses terrasses et ses marchanda. Une ville, avec ses rues grouillantes et ses calmes venelles, aux blancheurs enténébrées, aux feuillages argentés par la clarté des lampes et des étoiles. Ici, une atmosphère d'ardente kermesse. Là, des coins, les silencieux : un soldat en chéchia, serrant contre sa vareuse, lourd et blanc fantôme, quelque Mauresque ou bas-bouche brodée de fils d'or.

Six cents femmes attendaient là les amateurs : six cents femmes de toutes couleurs : des blanches, des cuivrées, des noires. Les unes vous guettaient dès l'entrée, et on avait bien du mal à re-ousser les assauts de ces jeunes furies, nues sous leurs robes à l'euro-péenne, ouvertes dans les reins. Mais les chevelures crépues, les nez épâtés, les tatouages au front, la main de Fatima entre les seins trahisssent, malgré ce souci de la mode de Paris, le donour ou le ghetto.

Il y a celles-là qui constituent, pourrait-on dire, l'avant-garde volante de Bousbir ; mais il y a les autres, les silencieuses, les solitaires, celles qui attendent, devant leurs cases, strictement allitrées le long des rues ombragées de figuiers.

Que de cases et de rues ! Que d'arcades et de voûtes en ogives sur lesquelles tirailleurs, zouaves, marins, légionnaires et Sahariens erraient, bras ballants, comme des troubades de sous-préfectures ! De vieux phonographes à pavillon rose naillaient

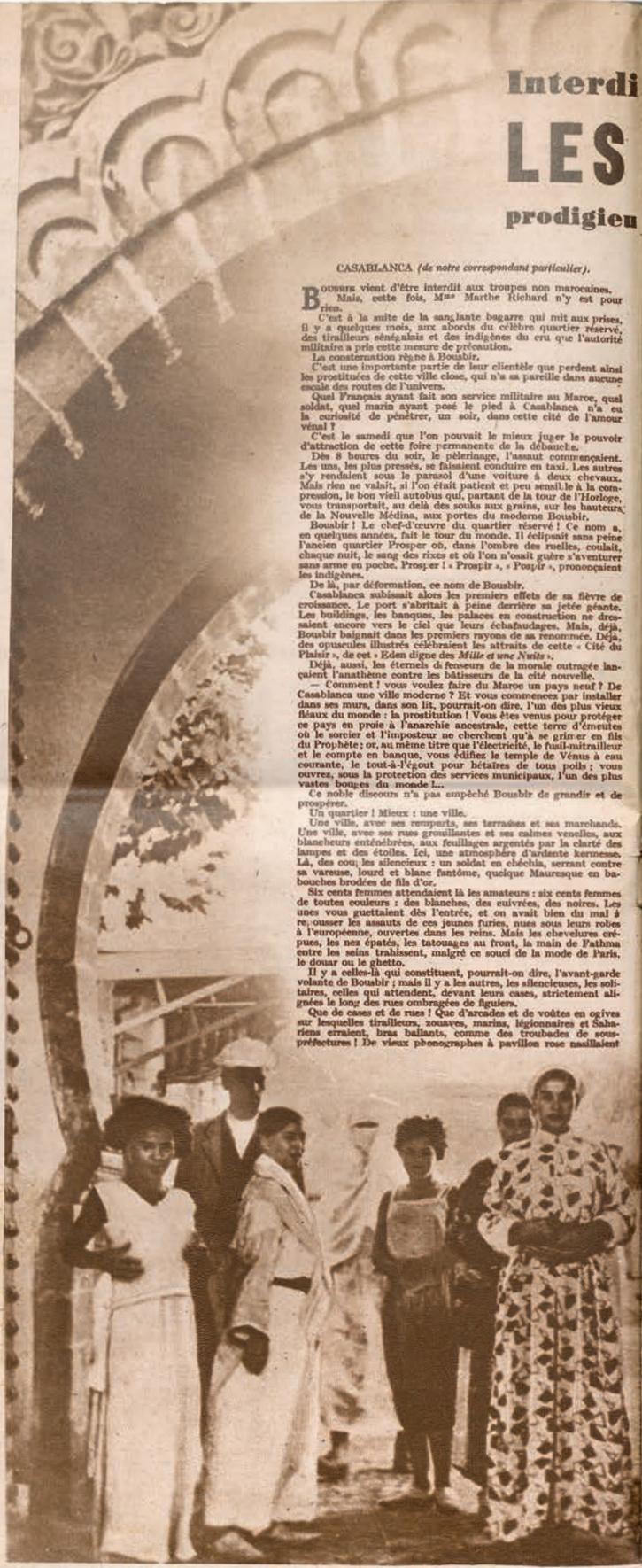


Fig. 51 Qui? Détective, 6 novembre 1947: double page consacrée à Bousbir.

tes aux troupes métropolitaines de Casablanca

Nuits Secrètes de Bousbir

se ville de la joie, gardent toujours leur nostalgique attrait

dans les cafés maures. D'équivoques danseurs travestis en femmes ondulantes dans le tourbillon des foulards. Et les moukres elles-mêmes s'évertuaient aux grâces du tango...

Une immense prison de velours

Aujourd'hui, le décor extérieur est resté le même. Voici, à l'entrée, la lourde porte monumentale ornée d'arabesques. De chaque côté, les postes de police : le poste militaire et le poste civil. Les lourds battants de chêne cloutés d'acier sont fermés, à cette heure matinale. Mais, par la porte latérale, on accède au poste de police où deux hommes dévotement paisiblement sous la treille. C'est à cet endroit que, au cours des troubles que nous évoquons tout à l'heure, le brigadier Colonna, qui, depuis longtemps, faisait fonction de chef de poste, fut abattu d'un coup de poignard en plein cœur.

L'assassin court encore. Quarante-huit heures après ce meurtre, on arrêtait un nommé King-Kong, sur le quel pesaient des charges accablantes. L'assassin présumé fit d'abord des aveux, qu'il renouva devant le juge d'instruction. Mais, devant le tribunal criminel, il se rétracta et prétendit qu'on lui avait extorqué des aveux par la force. Le jury, troublé, hésita à se prononcer. L'inculpé fut relâché. Le corps policier casablancais, en signe de protestation, manifesta devant le palais de justice. Les choses en sont là.

Après avoir évoqué cette pénible histoire, nous nous dirigeons vers le service des mœurs. Car Bousbir possède, comme une cité bien organisée, sa police et son diu ensuire.

Le chef du service des mœurs se nomme M. Orphelin. M. Orphelin tient les statistiques de l'état sanitaire du quartier réservé. Si incroyable que puisse paraître semblable affirmation pour une telle agglomération de prostituées, Bousbir est relativement sain.

Nous relevons, dans les statistiques de M. Orphelin, les chiffres suivants : 418 prostituées vivent à Bousbir. Les visites médicales sont bihebdomadaires.

Au cours du mois de septembre, après 4.414 visites, 71 femmes furent reconnues malades, ce qui donne le pourcentage assez faible de 1,6 %.

Cependant, la police fait, dans Cosa, la chasse aux clandestines. Il n'y a ni manque pas, comme dans tous les grands ports méditerranéens. Sur 109 femmes appréhendées et dirigées sur le dispensaire, 46 étaient contaminées, soit un pourcentage de 42 %.

S'il était besoin de démontrer, une fois de plus, que, dans les grosses agglomérations, la réglementation de la prostitution reste le meilleur moyen de lutte contre le péril vénérien, l'exemple de Bousbir serait singulièrement édifiant.

— Certes, nous dit M. Orphelin, les femmes qui vivent à Bousbir sont, en fait, prisonnières. Mais on leur accorde des permissions pour aller en ville. Ces permissions portent le visa du service des mœurs et le visa du contrôle médical. Quelques-unes, d'ailleurs, quittent définitivement Bousbir pour se marier. Elles apportent en dot les bracelets d'or qu'elles ont gagnés dans le commerce de leurs charmes. Celles qui ont trouvé refuge dans les maisons closes qui subsistent encore dans la vieille Médina, tout près du port, sont astreintes, elles aussi, à venir passer la visite à Bousbir. Elles ont, pour la plupart, quitté la métropole depuis la fermeture des maisons closes. Ces déplacements bihebdomadaires à Bousbir ne les enchantent guère. Il n'y a pour s'en réjouir que les chauffeurs de taxi qui les transportent.

Mais Bousbir n'est pas qu'un centre de surveillance sanitaire. C'est aussi une excellente affaire de gerance immobilière.

Bousbir appartient autrefois à un seul propriétaire, M. C... Aujourd'hui, c'est la propriété d'une société anonyme dont les principaux actionnaires sont trois Français.

Il y a 478 chambres, réparties dans quelque 800 maisons. Bousbir a ses fontaines, ses lavoirs, son cinéma, son bain maure, enfin tout ce qui est indispensable à la vie quotidienne d'une ville vivante

en vase clos. Les cafés n'ont le droit de servir aucun alcool. La prohibition jette aux portes de Bousbir comme jadis aux portes des Etats-Unis. Faut-il affirmer qu'aucune bouteille de cognac ne passe, jadis, sous la djellaba d'un indigène et ne se vide ensuite, au cours de quelque sombre débauche ? Le goût des prostituées marocaines pour l'alcool, la quantité qu'elles peuvent absorber en un soir laisseront toujours révéler les plus résolus à ne s'étonner de rien !

Les batailles entre civils et militaires ont, de tout temps, compté la taille de fond de ces nuits de Bousbir. Mais les émeutes sporadiques se traduisent le plus souvent par des horions, des blessures sans gravité, des cris stridents. Bousbir est comme une énorme cuve où culminent dans leur jus toutes les passions humaines. De temps en temps, la pression est trop élevée. Le bagarre libère, comme une souape, ces va, eurs et ces fumées.

Annui bien n'est-ce pas dans ces déchaînements chroniques qu'il faut chercher les images secrètes de Bousbir.

Confidences des nuits d'amour

Ce n'est même pas dans ces rues de matelots essayant, une nuit, d'en faire sortir une femme déguisée avec un de leurs coiffeurs — car nulle pensionnaire ne peut franchir, sans contrôle, les hauts murs hérissés de lésions de bouteilles qui entourent la cité galante.

Ni dans les passions qui naissent et meurent, avec la fragilité de bulles, autour des plus belles créatures du quartier. Car Bousbir a, naturellement, des voletées, des reines, dont les faveurs se disputent et font prime.

C'était, il y a une quinzaine d'années, Zorah de Marrakech. On pouvait admirer son lit majestueux, surmonté d'une lourde couronne dorée, qui occupait le centre de sa chambre tapissée de photos et d'étoffes orientales. Une grâce un peu mélancolique s'attachait à tous ses gestes. Zorah, bien entendu, a disparu. Elle est morte du mal secret qui la rongeaient. Une autre reine la remplaça : Avelala, la belle Arabaïs, au sourire en or, dont les parures étaient estimées, avant la guerre, à plus de 100.000 francs, et qui possédait villa et auto. Mais qu'est-elle devenue, elle aussi ?

Tout cela, c'était, la parade de Bousbir et, pourrait-on dire, sa publicité. Si tant est que Bousbir ait besoin, pour attirer la foule, de vedettes et de coups de théâtre.

Non. La vraie vie secrète de Bousbir, ce n'était même pas l'histoire de ce triangle marocain trouvant porte close chez celle qui l'avait élu, attendant patiemment que sorte son rival, lui plantant, sans mot dire, son couteau à cran d'arrêt entre les reins, puis rentrant, le cœur soulagé, se coucher au camp où on l'arrêta le soir même.

Cette vie secrète, on la trouvait plus volontiers dans le cas d'un Moktar venant, après avoir assassiné, dans d'atroces circonstances, toute une famille de colons, passer la nuit dans la case de sa maîtresse, sans que son visage trahisse la moindre émotion, le moindre signe d'angoisse. Qui aurait, cette nuit-là, pensé que Bousbir servait d'abri à l'indigène qui, le premier au Maroc, allait, pour l'exemple, passer sous le couperet de la guillotine ?

Cette vie secrète, on la trouvait encore dans ces cartes, dans ces photos accrochées aux murs des courtisanes. Nafis serments, pensées ingénues, idylles d'une nuit, d'une heure peut-être, lorsque les soirs de d'autrefois ou la détresse des jours sans joie remontaient à la gorge... Légionnaires de passage, engagés de la Coloniale, marins en escale, blébardes regagnant leurs postes perdus, tous ceux que hante, un soir, le besoin d'aimer, de s'abandonner à l'oubli du désir.

Déserteurs aussi. Que de confidences échangées, une nuit, sur le lit de fer des chambres étroites, près du coffre aux ferrures massives et de la table basse où refroidit la théière !

Bousbir, comme tous les lieux de prostitution du monde, a

toujours été le repaire de la pigré casablancaise. On traitait acoucher les hors-la-loi, ouvrier, en tout cas, les dangers qu'ils courent, sinon parmi les filles de Bousbir ?

— Une d'elles, Malika, racontait, un soir, comment un dérateur avait, pendant trois jours, vécu chez elle, ne sortant que la nuit sous une djellaba d'indigène. C'était un jeune colonial, une tête brulée, blessé deux fois déjà, et qui s'était échappé de l'hôpital où il était soigné pour paludisme.

— Tiens ! disait Malika, voici l'un des derniers mots que j'en ai reçu. Lis-le, toi. Moi, je ne sais pas.

Au revers d'un petit papier quadrillé, ces lignes étaient tracées au crayon :

Gentille petite Malika, Je suis à Kenitra. Je m'en vais. Je pense à toi, à ces jolies nuits où tu fus si gentille pour moi. J'écrit encore dans quelque temps. Je prends ta bouche, comme toujours...

L'amaré de Malika purgait sa peine au pénitencier militaire. On ne verra sans doute plus, à Bousbir, du moins sous leur uniforme, le légionnaire nostalgique aux yeux de pervenche, le Sénégalais naïf et désagréable, le marin à pompon rouge ou le souave en chèche, deambuler dans les rues de la cité galante.

Dans cette chambre sommairement meublée, Khadoucha frappe dans ses mains : une megrèbre surfit, à qui elle commande le thé. Le bruyage odorant fume dans les tasses dorées. Zorah, sa compagne, est silencieuse. Mais Khadoucha, qui est plus jeune, est bavard. Elle parle d'une voix aseyante un français très approximatif. Et c'est pour évoquer les amours de rencontre dont les photos accrochées aux murs évoquent le souvenir fugitif.

Dans la pénombre, Zorah enlève sa robe de velours vert, brodé de ramages. Elle n'a gardé que ses lourds bracelets émaillés, ses pendentifs, ses colliers de louis d'or, ses longues boucles d'oreilles, un foulard de soie éclatante, et, sur le front, au-dessus d'un délicat tatouage, l'énorme main de Fatma, posée la comme un diadème. Le corps nu, aux seins fermes, s'allonge, offert, sur le matelas.

Mystère de l'Orient, qui mêle à tout moment le sensuel et le sacré, la prostitution la plus sordide et la religion la plus sévère, et où les femmes, qu'elles soient recluses derrière les grilles des palais impériaux ou derrière le rideau de mousseline des chambres d'amour, accoptent leur destin avec la même nonchalance, le même fatalisme.

Bousbir désormais éclo, le soldat français en mal d'amour exotique ne pourra plus connaître que l'étreinte brève, clandestine et combien dangereuse que pourra lui offrir une femme voilée, un soir, dans l'ombre complexe d'un terrain vague.

René-Marcel SOULIE.

(Reportage photo. Soulie, DÉTECTIVE.)



À gauche : Un des porches mauresques de la foire aux femmes ; au centre : une rue animée sur laquelle s'ouvre le « magasin » de cette jolte moukère (à droite).

ments réguliers en cas de maladie, traitements préventifs par imprégnation bismuthée, mesures d'hygiène générale antiparasitaires, elles subissent tout cela avec la résignation orientale qui est un des plus beaux lieux communs de certaine littérature.

Ces mesures et ces traitements justifient l'existence d'un quartier réservé comme celui de Casablanca. A Rabat, à Marrakech, à Fes, où les prostituées ne sont pas séparées aussi nettement du reste de la population, la surveillance est beaucoup moins facile et beaucoup moins efficace.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux dans le plus pittoresque des quartiers réservés? Ceux-là même qui se sont appliqués, de toute leur science et de tout leur

contribué, pour une large part, à asseoir chez l'indigène le dogme de la science française »?

Nous voilà bien loin, en apparence, de Bousbir, de ce paysage des « Mille et une nuits » qui, depuis sa construction, enchante les peintres et les chasseurs d'images... Albert Londres y séjourna huit jours et fut le premier hôte d'une maison qui devait être, en tout bien tout honneur, réservée aux artistes et aux écrivains de passage. Une semaine, en effet, ne serait pas trop à qui voudrait étudier Bousbir sous toutes ses faces. La Légende, d'ailleurs, s'en est déjà emparée et l'on montre au visiteur la chambre où logea une cousine d'Abd el Krim, obligée de fuir le Riff pour ses sentiments francophiles.



Mlle le Dr Marguerite IRASQUE
Faculté de Méd. de Bordeaux
(1926), Médecin-chef du Dispensaire Municipal, ancienne externe des Hôpitaux de Bordeaux, Médaille des Epidémies, Palmes académiques.

Bousbir, en vérité, est un rendez-vous mondial, et ce décor si varié, si substantiel, satisfait celui qui recherche la couleur locale, loin des klaxons et des enseignes lumineuses. Nous avons vu que le médecin, lui, ne pouvait considérer ce quartier avec le même état d'esprit. (De « Guérir »). Charles PENZ.



La salle de visite.

dévouement, à l'organisation sanitaire de Bousbir ne l'affirment pas.

L'idéal serait, suivant le vœu même des spécialistes, de faire, des quartiers réservés, des « prophylactoirs » ; par exemple, ouvrir toute grandes à la population les portes du dispensaire et permettre à tous les soins qui sont accordés à quelques-uns. Ainsi l'on pourrait combattre beaucoup plus énergiquement la syphilis qui, d'après le docteur Remlinger, est « le fond et l'essence de la pathologie marocaine ». Ainsi l'on contribuerait à consolider la conquête pacifique du Maroc. N'est-ce pas le docteur Decrop qui note que « la syphilis », par la cicatrisation miraculeuse de ses lésions visibles, a été, dès l'arrivée des Français au Maroc, l'occasion de succès qui, avec ceux de la chirurgie, ont



La visite.

suppositoires

MUTHANOL

LE MINISTÈRE DE L'HYGIÈNE ET DES COLONIES

ADOPTÉ PAR L'ASSISTANCE PUBLIQUE

SYPHILIS

LUPUS ÉRYTHÉMATÉUX-PIAN

ampoules

HYDROXYDE DE BISMUTH RADIFÈRE

LABOR. GABRIEL FERMÉ • 22, Rue de Turin - PARIS

Fig. 52 Hygiène, médecine et chirurgie au Maroc. L'œuvre médicale française au Maroc, 1937, Casablanca, édition de l'Afrique du Nord illustrée.

Fig. 53 à 55 Photographies de Mathieu et Maury (1951).



produire des œuvres dont la valeur se veut d'ordre esthétique. Les photographies d'André Steiner, qui visite le quartier en 1933 (voir p. 116), ou celles de Denise Bellon, qui s'y trouve en 1936 (voir la deuxième partie de ce livre), relèvent de cette approche, qui cherche le bon angle, la bonne lumière, etc. pour produire un effet, au moins autant qu'elle ne vise à des fins documentaires. L'exhibition du corps y relève du nu académique. Ces photographies ont été vendues à des clients privés, intéressés par la photographie d'art et probablement aussi par l'érotisme, et apparaissent encore aujourd'hui à ce titre sur le marché. À ma connaissance, elles n'ont pas donné lieu à publication. Dans la même catégorie, on peut ranger les rares peintures ou gouaches d'Élie Anatole Pavil (1873-1948) ou de Marcel Mouly (1918-2008) représentant Bousbir, ainsi que les aquarelles de Jean-Émile Laurent (1906-1983) illustrant le livre de Saint-Aignan (1950). Ces images semblent peut-être moins porteuses d'une charge érotique et moins problématiques que celles évoquées précédemment, du fait de leur beauté et de la démarche artistique qui a présidé à leur production. Mais il n'est pas certain que, pour les travailleuses de Bousbir qui posaient dans les mêmes conditions pour les uns et pour les autres, la différence entre les bons photographes et les mauvais, les commerciaux et les artistes, ait été d'une quelconque pertinence politique ou pratique.

La quatrième catégorie regroupe des photographies privées de particuliers venus à Bousbir équipés de leur appareil, en clients ou en touristes (fig. 56 et 57). Elles n'étaient pas destinées à circuler, mais – aux mieux – à prendre place dans un album qu'on pouvait montrer, pour les moins salaces, à ses proches. Ce sont probablement les plus nombreuses, mais aussi les plus difficiles à documenter. Il faut la patience d'un collectionneur comme Olivier Auger pour constituer un échantillon qui fasse sens. Les photographies qu'il a réussi à rassembler, dont certaines sont reproduites dans l'ouvrage collectif *Sexe, race et colonies* (Blanchard et al. 2018), sont de tous genres et tous formats.

Certaines de ces images ressemblent beaucoup aux cartes postales, car leurs auteurs étaient aussi amateurs de pittoresque. D'autres s'en distinguent par l'accent qu'elles mettent sur les visiteurs eux-mêmes, qu'on photographie ou à qui on prête son appareil pour être photographié, et sur l'interaction de ceux-ci avec les travailleuses de Bousbir, à côté desquelles on se plaît à poser. Parfois, et l'on imagine que cela coûte un peu plus cher, elles acceptent de se dévêtir pour le portrait, et alors un des visiteurs peut se saisir d'un sein d'un air hilare. Parfois, elles se montrent totalement nues et adoptent des poses obscènes. C'est le second point sur lequel ces images se distinguent des autres : leur caractère parfois franchement sexuel. Les visiteurs photographient les travailleuses du sexe qui, pour racoler, montrent leurs jambes, leur poitrine et même leur sexe dans la

Fig. 56 et 57 Photographies prises par un visiteur anonyme de «Bousbire» (comme il est annoté au dos des tirages) (coll. auteur).



rue. Ils les photographient jambes écartées, ou avec une cigarette ou une pièce de monnaie dans le sexe. Ils les photographient dans des scènes lesbiennes, ou allongées sous un client, compagnon de débauche.

On peut supposer que toutes ces photographies ont été prises avec le consentement éclairé des modèles, au moins quand celles-ci étaient adultes, ce qui n'est pas toujours le cas. Poser plus ou moins dévêtue pour la caméra faisait partie de la performance des travailleuses du sexe, qui se faisaient payer pour cela : c'est une des composantes du commerce du sexe. Toutefois, on l'a vu, beaucoup de femmes n'avaient pas choisi de se retrouver à Bousbir, n'étaient pas autorisées à quitter le quartier et vivaient dans la misère. Étaient-elles vraiment libres de refuser une photographie ? Sur certaines images, elles semblent vouloir se cacher, menacer le photographe ou essayer de l'écartier.

Il y a des raisons d'être aujourd'hui gêné par certaines de ces images. Qu'on le veuille ou non, elles nous placent dans une position de voyeur et rejouent la violence matérielle et symbolique qui a présidé à leur fabrication. Ce ne sont pas seulement des preuves ou des traces de cette violence : elles faisaient partie de son exercice. Elles ne sont pas une manifestation de l'érotisation coloniale du sexe racisé, mais plutôt un des lieux où celle-ci s'opérait. Car ces images *font* quelque chose en montrant le corps de la femme indigène comme disponible et désirable. Dans le passé, elles modelaient un imaginaire selon lequel la femme indigène était un objet de phantasme ; l'Empire, une gigantesque maison close et l'aventure coloniale, une aventure sexuelle. Cet imaginaire avait des conséquences bien réelles, déterminant les attentes des colons, et, sur place, leurs choix et leurs pratiques. C'est à cette demande que Bousbir répond. Le quartier est aussi fait d'images. Si bien que les photographies érotiques prises à Bousbir participent à sa consolidation.

Ces images du passé n'ont perdu ni leur exotisme ni leur toxicité. Les reproduire, c'est continuer à alimenter un imaginaire qui est loin d'être décolonisé en la matière, et réitérer les blessures qu'elles infligent aux personnes racisées qui se reconnaissent dans les victimes. Aussi faut-il réfléchir avant de les montrer : à quoi ou à qui est-ce utile ? Si elles sont non seulement une trace de la violence mais une modalité de son exercice, les montrer peut s'avérer contreproductif. Pour le dire simplement, elles peuvent aussi bien servir à alimenter le tourisme sexuel qu'à dénoncer la violence coloniale, aussi bien nourrir le sexisme et le racisme que permettre de les combattre.

Pour ces raisons, nous avons fait le choix dans ce livre et dans l'exposition qu'il documente de ne pas reproduire les images les plus explicites et les plus violentes. Il est nécessaire de savoir qu'elles existent car elles attestent de ce qui a été. Mais on peut pour cela les décrire. Ce n'est pas parce qu'une image

existe qu'on peut ou doit la montrer. Les mots peuvent aussi faire mal, mais sont bien moins puissants que les images dans la fabrication de l'imaginaire racial et érotique, et ne reproduisent pas l'acte d'image. Sans doute, les images ont une charge émotive et un effet de réel qui peut les rendre très efficaces. Mais quand elles exercent (encore) la violence qu'elles dépeignent, on peut choisir de ne les montrer que si l'on ne peut pas faire autrement, et avec beaucoup de précautions.

Patrimoine, mémoire et fantômes

À Casablanca, en France et dans le monde, Bousbir faisait l'objet de nombreuses critiques. Ce lieu de légende «est aussi un endroit à retourner la plupart des estomacs – du moins ceux des hommes qui croient que les femmes ont un destin naturel plus élevé que l'esclavage sexuel et l'aviissement», note un journaliste américain dans un article qui n'est pourtant pas exempt de complaisance (fig. 38) (McClusky 1957: 57). L'existence de Bousbir était devenue un défi pour les médecins, les féministes, les socialistes et les anticolonialistes, qui y voyaient une honte morale et politique. «Il est inadmissible que l'administration du Protectorat ait élevé le trafic des femmes à la hauteur d'une institution d'État», peut-on lire en août 1954 dans la revue *Esprit*. Le succès touristique et la renommée mondiale du quartier sont devenus embarrassants. L'image et la réputation de la France sont en jeu.

Par ailleurs, le quartier était identifié par les autorités coloniales comme une source de violence et de trouble social, notamment d'agitation indépendantiste (qualifiée de «terroriste»). En avril 1947, des tirailleurs sénégalais tirent sur des Marocains à la porte de Bousbir, faisant plus de 60 victimes. Entre octobre 1953 et avril 1954, pas moins de six grenades sont lancées contre la porte de Bousbir.

Les autorités du protectorat décident alors de fermer le quartier. Le 16 avril 1955, 675 femmes furent expulsées de Bousbir; on dit que la plupart retournèrent dans leur région d'origine (dans quelles conditions, on ne le sait), d'autres trouvèrent un emploi à ailleurs à Casablanca, à l'exemple de Khadouj (voir page suivante).

Leur éviction est loin de s'être opérée dans le calme. *La Vigie marocaine* (20 avril 1955) relate qu'alors que les forces de l'ordre, «l'arme à la main», encerclent le quartier, «700 prostituées, plus jacassantes que jamais, chantent, crient, s'indignent, palabrent, insultent, essayent de monter sur les murs pour appeler et invectiver les hommes marocains qui stationnent alentour: clients fidèles, trafiquants à divers titres, vendeurs de boissons alcoolisées, pickpockets, passeurs